

Nemini

Tu montes dans le tram numéro quatorze et tu es destiné à descendre
au bout d'un temps que tu as calculé mille fois
mais que tu ne connais pas vraiment,
en haut tu observes la course des fils et, en bas, l'asphalte mouillé,
l'asphalte qui reçoit la pluie et nous appelle du profond,
nous ramasse en un souffle qui n'est pas de cette terre, alors
tu regardes ta montre, tu salues le chauffeur. Tout est comme d'habitude
mais n'est pas de cette terre et, avec la paume de la main,
tu effaces la buée de la vitre, scrutes les spectres qui courent
sur les rails et, quand tu lui souris, à elle qui est vêtue d'amarante
et descend en vitesse les deux marches, tu fais un geste de la main
tel un salut mais qui est un adieu.

Salle Venezia

Ici, tout devient rapide, trop rapide,
la rue s'éloigne, chaque maison ressemble à une flèche
qui démultiplie portes et escaliers roulants et là tu as peur.
Tu sens tes pas en migration,
tu veux ralentir, tu as peur
puis tu entres dans cette salle, via Cadamosto,
tu salues les derniers joueurs de billard,
lentement tu fais un commentaire expert sur les bandes
ou l'angle d'attaque, tu fais un petit pari
puis tu souris, le tapis vert te calme
tel un pré de ton enfance, les rebords en bois
te calment maintenant qu'ils contiennent ta venue
et la force centripète conduit l'univers
en un seul point illuminé.

Le labyrinthe de miroirs

De pauvres drapeaux bougent dans le vent, le père
et les deux petits frères prennent le billet pour l'auto tamponneuse,
ils entrent sur la piste, sont pris dans une collision
qui durera pour toujours, ils voient les fissures
s'agrandir sur le volant, la lumière oblique de l'enseigne,
l'ombre percutée. Toi, tu entres dans le labyrinthe
de miroirs, tu es seul, personne ne t'attend à la sortie,
tu es seul et tu regardes dehors la force des marronniers,
tu écoutes une musique douce et privée de temps, tu observes
la nouvelle histoire des danseurs sur la petite scène en bois,
tu dessines sur la vitre la vieille histoire des corps noyés
dans les eaux de l'Idroscalo, l'amour qui perd
sa route, la nuit qui te scrute et t'attend.

Du balcon

Du balcon du dernier étage, tu regardes maintenant
la ville nocturne, l'enfilade des gratte-ciels qui ressemblent
à une barrière de corail et, autour, les vieux immeubles
aux toits poussiéreux, les églises romanes, les colonnes,
un concile secret de siècles se parlant à voix basse,
susurrant au temps de s'arrêter et devenant
l'écorce détachée de son tronc, ce qui reste
de l'infinie multitude dans laquelle tu es immergé toi aussi.
Juste en bas, tu regardes le bar ouvert, l'homme à l'imperméable
tandis qu'il raconte toujours la même histoire
à la fille habillée de rouge, celle qui boit
au même verre et qui sourit légèrement.

Dernier conseil de classe

Tu es parvenu à la fin du dernier trimestre,
ta main enlève la poussière de la vitre,
tu regardes les notes qui scintillent une à une
et se détachent de la feuille.

Alors tu regardes bien, tu regardes avec précision
les têtes inquiètes dans l'ombre écarlate, tu regardes
sans un mot les notes sur le panneau et tu sens
que ta bouche n'attend plus aucune voix
et le temps devient une épine prête à te transpercer ;
sans nom s'agrègent les spectres dans le couloir
du lycée, tout est silencieux dans les cursives,
tout est silencieux pour toujours.

Bowling Dei fiori

Parmi les lieux infinis du soir tu reviens ici, d'un pas
tâtonnant et avec l'extrême de toi-même, tu reviens telle une phalène
attirée par les voix confuses des joueurs, tu reviens
et tu te jettes sur les numéros, tu saisis la boule à trois trous,
y glisses ton pouce et les dernières phalanges du majeur et de l'annulaire,
avant-bras tendu, poignet dans l'axe, jambes serrées, tu regardes là-bas
le triangle envoûtant des dix quilles,
tu avances sur la piste huilée, tu avances et quelqu'un t'appelle
Lebowski, le Grand Lebowski, quelqu'un chuchote :
maintenant tu dois rester, tu dois rester, tu dois donner à la nuit
sa diction la plus précise, tu dois guider le monde entier
entre ces baies vitrées, atteindre le maximum de points
avec ta précieuse main droite, tu dois
atteindre trois cents, voilà le score parfait.

Crayon bleu

Tu as été un seul mot
tronqué au plus fort du printemps,
tu t'es perdu, exilé pétrifié,
parmi les craies de la dernière salle à gauche
quand, dehors, les filles passaient
avec un joyeux pompon.
Tu étais le complet désarroi de toute chose.
« Regardez, je suis là » voulais-tu dire,
mais une erreur d'accent te bloqua,
l'amorce des phrases tomba sur le sol
et la longue nuit silencieuse commença.

Mordre au travers¹

Toute la maison², à l'angle d'une ruelle très étroite,
laisse présager un monde prodigieux, avec ces figures
sur les murs, le Fou, les Triomphes, le Bouffon tourmenté
par les enfants, avec ces pièces par terre,
des centaines de pièces, ces inscriptions aux caractères amarante,
tels du sang, *La Superficialité*, *L'Obscurcissement*,
La Prépondérance du Petit. Mais tu t'arrêtes sur une d'elles,
tu t'arrêtes une minute entière semblable à l'enfer
et tu tombes dans le gouffre des hiboux, tu entends une mélodie lointaine
d'amours opposées, un assaut de tous les visages perdus,
une voix demeurée seule qui répète le numéro vingt-et-un,
le numéro des anciennes parties, le numéro heureux
qui toutefois peut donner la mort, le numéro de la bête féroce
et de l'attaque surprise, le *Mordre au travers*.

Belle époque

Quand tu arrives au gazomètre tout est prêt
pour la vision : on dirait une forteresse et il faut
entrer seul, tard dans la soirée, enjamber le réservoir d'eau,
marcher à travers le réseau des tubes et des poutrelles,
dans le grand cylindre. Et tu te retrouves
tout d'un coup dans une autre époque, entre deux siècles,
à l'époque du gaz qui illuminait les villes,
quand tes ancêtres allaient par les rues
piqués par une tarentule nocturne. Ils parcouraient les arcades
et montaient jusqu'à la chambre du dernier étage,
quand le vent les poussait à engendrer
une nouvelle époque de soldats et de tranchées, et qu'il les enfermait
dans la pièce où les femmes aux jambes blanches
occupaient les quatre coins
de la vie et murmuraient comme des somnambules
les mots Vingtième siècle.

Stille Nacht

Tu as invoqué le sommeil, mais le sommeil
était de l'eau qui se brise,
une aube souterraine
et encore cette
terreur de fermer la porte. Tu priais.
Mais pas pour resurgir ou pour un autre
rêve céleste. Tu demandais une autre journée.
Tu demandais à ne pas accomplir maintenant
le vol décidé par les éclairs,
tu demandais à illuminer l'heure solitaire,
tu demandais un art plus serein que toi,
un tendre commerce humain
où tu trouveras les saisons
perdues qui renaissent ce soir.
Ô unir ta respiration
à ton signe zodiacal,
appuyer ton histoire
sur une citoyenneté, vivre pour toujours
la nuit silencieuse!

21 septembre

« Moi aussi j'étais eau, eau qui a perdu sa source. »

Tu l'as vue sur la rive du Pô et elle a tout de suite parlé
mais tu ne reconnaissais pas sa voix, sa chère voix
qui balbutiait des mots broyés au silence des peupleraies,
telle une créature qui a été isolée d'elle-même, elle incarnait
l'extinction du futur. Que lui est-il arrivé?

Autour, tout était immobile, à l'exception d'un bateau
mystérieux qui passa près de nous puis disparut.

Et elle échoua sur une île secrète, lointaine, inaccessible,
tu as vu un chas d'air sombre où autrefois scintillait
son regard de topaze, l'été à cet instant-là s'acheva
et sur la rive se présentèrent les morts.

Un duel avec la mort

par Alberto Russo Previtali

L'œuvre poétique de Milo De Angelis se présente aujourd'hui comme l'une des plus lumineuses de la littérature contemporaine italienne. Dès son premier livre, *Somiglianze (Ressemblances)*, paru en 1976, le jeune poète inaugure un rapport inédit avec le temps, la corporéité et la mémoire, qui deviendra le point fixe des livres à venir. Les ouvrages des années quatre-vingt, *Millimetri (Millimètres)*, *Terra del viso (Terre du visage)*, *Distante un padre (Distant un père)*, explorent ce rapport dans des perspectives différentes, mais toujours à travers un positionnement du sujet qui se caractérise par un antagonisme radical face aux noyaux pulsionnels de l'expérience : le désir, le sexe et la mort.

On a parlé pour cette première partie de l'œuvre de De Angelis de « verticalité tragique », une définition qui entend exprimer l'ouverture à la fois conflictuelle et affirmative de cette poésie, sa tentative de redécouvrir, dans un monde inéluctablement moderne, l'expérience esthétique d'une confrontation sans concession avec le fond énigmatique et cruel de l'existence. Le caractère nietzschéen de cette approche se révèle aussi sur le plan de la forme, dans une tentative de nomination du néant qui refuse la recherche d'une langue nouvelle à travers l'innovation expérimentale, et se veut davantage comme un creusement au sein de la langue telle qu'elle se donne dans le présent, pour faire surgir en elle un lyrisme forgé par l'insoutenable et

l'irreprésentable. Dans ce mouvement plongé dans les espaces contemporains, et notamment dans l'espace urbain de Milan, la ville du poète, la parole recherche un contact avec l'absolu métahistorique, un retour à ce qui avait déjà été, au point énigmatique où la temporalité du sujet et celle du monde se mêlent. Ainsi, le creusement dans la « verticalité tragique » se concrétise dans des courts-circuits métaphoriques d'images-objets qui longent les ravins du néant, et qui s'enchaînent avec la fureur et la justesse de l'insomniaque : celui qui erre dans la ville nocturne au rythme frénétique de l'impossible, et celui qui, allongé, mesure en hyperveil la consistance millimétrique du vide dans un carreau.

À partir de *Biografia sommaria* (*Biographie sommaire*), livre paru en 1998, et puis de façon toujours plus visible dans *Tema dell'addio* (*Thème de l'adieu*, trad. Patrizia Atzei et Benoît Casas, Nous, 2010), *Quell'andarsene nel buio dei cortili* (*S'en aller dans le noir des cours*) et *Incontri e agguati* (*Rencontres et guet-apens*, trad. Sylvie Fabre et Angèle Paoli, Cheyne, 2019), la parole abandonne la vertigineuse verticalité des premiers livres et acquiert un rythme plus ondoyant et une lisibilité plus directe. Il s'agit d'un renversement de posture qui marque une rupture significative dans le parcours de De Angelis, et qui demande une interprétation à la hauteur de sa profondeur.

La parution de *Linea intera, linea spezzata* en 2021 permet de mieux comprendre ce renversement. En effet, dans ce livre, l'« évidence de la fin », le « sombre néant », la « tranchée de la fin » et l'« au-delà », qui apparaissent dans les recueils précédents, s'ouvrent sur un gouffre central, autour duquel s'opère la répétition de tentatives d'une nomination essentielle du « sérieux de la mort » : « une lente oscillation sans phrase » (« Blanc cristallin »), « le souffle sombre / du détachement » (« Brown sugar »), « le grand liquide sombre » (« Substantia nigra »), « l'épisode final » (« C₂₁H₂₃NO₅ »). Cela témoigne d'un point d'exposition extrême de la confrontation avec le néant, qui révèle que l'apaisement apparent de la parole n'était pas la conséquence

d'un abandon du vertige tragique, le signe du calme sceptique de la vieillesse, mais au contraire la posture nécessaire d'un ultime et décisif face-à-face avec la mort.

Dans le « dernier trimestre » (« Dernier conseil de classe ») de la vie, l'ombre de la mort accompagne le devenir biologique du corps, et sa présence se fait plus pressante et frontale. Un nouveau type de conflit se manifeste : non plus la bataille en plein champ où la mort se déguise dans les tourbillons métaphoriques des images de la mémoire, mais le silence lourd de l'affrontement allégorique, du duel au pistolet ou aux échecs, avec un coup, puis un autre, un oui, un vers juste, un non définitif qui guette le parlant.

Pour se situer par rapport à ce changement de scène, le titre du livre, avec la richesse de ses résonances de sens, peut servir de boussole. Il évoque, à travers le thème de la ligne, les dimensions de la mesure et de la cartographie, mais aussi les alternances entre continu et discontinu, entre éternité et contingence, infini et acte qui animent dès le début l'univers poétique de De Angelis. Le thème, qui est déjà présent dans *Somiglianze* et est souvent lié à l'idée d'acquiescement, gagne en intensité dans *Quell'andarsene nel buio dei cortili*, et apparaît clairement dans *Incontri e agguati* comme la « ligne seule » d'où le « néant/commença à prendre forme » : la « ligne de la mort ». C'est la ligne qui met celui qui la regarde face au jugement sur sa propre vie, face à la nécessité de répondre à son verdict. C'est justement en relation à cette vision oraculaire de la vérité que la référence au *Yi King*, au *Livre des transformations*, montre toute sa densité. Il s'agit d'un livre qui, pour son caractère fondateur et millénaire, rappelle la vocation de De Angelis à l'écoute de la parole enracinée dans la tradition, porteuse du temps grand et dilaté qui se présente comme le revers de l'*acmé* agonistique, du geste éblouissant qu'on retrouve cristallisé dans ces vers éclatants : « zen léger/sans dieu ni extrême onction, mourir ainsi, les gars,/suspendu au retourné qui honora toute l'équipe/et qui fit grêler les applaudissements » (« Exodos II »).